

jaume  
cabré

---

l'ombre  
de l'eunuque



JAUME CABRÉ

---

## L'OMBRE DE L'EUNUQUE

*L'Ombre de l'Eunuque* décrit l'histoire de la famille Gensana, installée depuis la fin du xvii<sup>e</sup> siècle dans les environs de Barcelone. De leur montée en importance, grâce au développement de l'industrie textile au début du xx<sup>e</sup> siècle à leur décadence au lendemain de la guerre civile, le lecteur suit cette famille à travers deux destins entrecroisés : ceux de Maurici Sicart et de Miquel Gensana. Le premier s'est institué mémorialiste de la famille, son chroniqueur mais un chroniqueur pervers qui bouleverse l'arbre généalogique et déchaîne la catastrophe.

Miquel, lui, se lance à corps perdu dans la lutte contre le franquisme puis réintègre difficilement la vie civile. Sa passion pour une violoniste virtuose lui donnera l'illusion de pouvoir s'en sortir.

Miquel est le dernier représentant de la famille Gensana et c'est par lui que le lecteur découvre la saga de cette dynastie avec, en parallèle, une description de la Catalogne du xix<sup>e</sup> siècle à nos jours. Jaume Cabré mêle les voix présentes et passées, enchevêtre les situations et son roman sert à merveille le « dur désir de durer » de ses personnages.

**Prix Ciutat de Barcelona 1997**

# L'OMBRE DE L'EUNUQUE

*du même auteur  
chez le même éditeur*

SA SEIGNEURIE

*du même auteur  
en numérique*

SA SEIGNEURIE

JAUME CABRÉ

# L'OMBRE DE L'EUNUQUE

Traduit du catalan  
par Bernard LESFARGUES

Ouvrage traduit avec le concours de l'Institut Ramon Llull



CHRISTIAN BOURGOIS ÉDITEUR

Titre original :  
*L'ombra de l'eunuc*

Jaume Cabré, né à Barcelone en 1947, est diplômé de l'université de Barcelone en philologie castillane et catalane et a été professeur de grammaire. Aujourd'hui, outre les ateliers d'écriture qu'il dirige, il écrit, avec succès, des scénarios pour la télévision catalane. Il vit à Matadepera, à côté de Barcelone.

Auteur de plusieurs romans, il a aussi publié un essai sur l'écriture romanesque (*El sentit de la ficció*, 1999), deux recueils de nouvelles, deux textes pour enfants et une pièce de théâtre, *Pluja seca*, primée en 2001 par le Théâtre national de Catalogne. Son précédent livre traduit en français, *Sa Seigneurie* (Christian Bourgois éditeur, 2004), a reçu le prix Méditerranée étranger 2004.

© Jaume Cabré 1996  
© Christian Bourgois éditeur, 2006  
pour la traduction française  
ISBN 978-2-267-02618-4

*Sou llops els homes a la teva edat,  
només porteu el temps, a la mirada.*

Joan MARGARIT

*... for we possess nothing certainly except the past.*

Evelyn WAUGH

**Adagio** ♩ = 54

Solo-VI

*mp ma deciso* - - - - *doloroso* - - - -

[Es ist ge - nug! Herr, wenn es Dir ge -

*mp dolce* - - - - *poco ral .. Poco più mosso, ma religioso*

fallt, se span - ne mich doch aus! \_\_\_\_\_ ]

Alban BERG





PREMIÈRE PARTIE

LE SECRET DE L'AORISTE



Premier mouvement  
*Andante (Präludium)*



Au bout de beaucoup, beaucoup de temps, assis devant les yeux noirs et le parfait épiderme de Júlia, je me suis demandé à quel moment exact ma vie avait commencé à se fissurer. La question m'a pris au dépourvu et aussitôt il m'est venu à l'esprit de penser qu'est-ce qu'elle peut bien être en train de penser ? Je l'ai regardée à la dérobée : concentrée sur le menu, elle hésitait encore entre le filet et l'entrecôte. Un coup d'œil circulaire suffit à me confirmer que le décor de ce restaurant était particulièrement abominable. À quel moment les choses se sont-elles gâchées ? Il se peut que tout ait commencé ce dimanche pluvieux d'automne, cela fait des années, quand, alors que j'étais revenu de ma désorientation civile, après déjeuner, quelqu'un avait frappé à la porte et mon père, contrairement à son habitude, était allé ouvrir. Comme s'il s'était attendu à ce qu'on frappe. Par la suite, à nous tous, nous avons reconstruit ce moment : il avait parlé avec nous ne savions qui, debout, sur les marches. Il semble qu'il nous ait dit ou qu'il ait dit aux murs qu'il sortait un instant, et nous ne l'avons plus jamais revu. Il pleuvait, il était sorti en chaussons et en manches de chemise. Après cela il m'est arrivé de me désespérer parce que je ne m'étais pas rendu compte de l'importance de ce coup frappé à la porte ; c'est

que les rares instants clés que nous avons en notre vie se produisent sans que nous les remarquions, après quoi nous consacrons désespérément le reste de notre existence à essayer en vain de les récupérer. J'habitais à la maison parce que je venais tout juste de me séparer de Gemma.

Ma vie est pleine de moments clés qui me glissent des doigts comme le ferait un poisson alors que je bée devant la télévision ou que je résous un problème de mots croisés. Que de fois je me suis désespéré parce que je ne peux pas oublier le sourire de Teresa devant le Ritz. C'est un souvenir que je n'arrive pas à chasser de mon esprit et qui me fait encore pleurer : une fièvre. Teresa m'avait souri devant la façade tout illuminée de l'hôtel ; et moi, à quelques pas derrière, dans l'ombre, arrêté, respirant lourdement. Et elle, se retournant sans se déprendre de son sourire, parce que j'étais aussi muet qu'une carpe. Non ; à présent, je ne voulais plus y penser. Je devais me concentrer sur le menu et sur l'impérieuse décision prise par Júlia : viande, mais laquelle, et décide-toi une bonne fois, j'ai faim. Mais Teresa, devant le Ritz, à Piccadilly, n'avait pas perdu son sourire. J'ai fini par regarder le menu : c'en était un de style ampoulé, un de ceux qui, plutôt que de désigner les plats, les canonisent. Et Júlia, ses yeux noirs et sa voix de velours, qui m'attire comme un puits sans fond mais que je ne m'estime pas capable d'aimer parce que je me sens très las.

En fait, tout avait commencé quelques heures plus tôt à peine, lorsque Júlia m'avait proposé d'aller dîner car, disait-elle, j'étais le seul à pouvoir l'aider. Ou non : tout avait éclaté le matin, au cours de l'enterrement, au cimetière. Depuis j'examine ma vie sous toutes les coutures. Je m'étais un peu éloigné du groupe des parents que cette mort inattendue laissait perplexes et je me protégeais derrière des lunettes noires. Malgré tout, Rovira m'avait

reconnu et m'avait mis le grappin dessus. Après, un demi-paquet de Camel de confidences. Là-bas, au cimetière, avant d'être annexé par Rovira, j'ai compris, presque une révélation, que jamais je n'aurais le courage de démentir la version officielle qui présentait la mort de Bolós comme un lamentable, un inexplicable accident. J'étais le seul à savoir que mon répondeur avait enregistré un énigmatique « Simó, c'est moi Franklin : quelqu'un est à nos troussees » le mercredi soir. Après il y a eu le jeudi avec ses nouvelles et le vendredi, au retour du cimetière, le coup de téléphone de Júlia : elle me proposait d'aller dîner ensemble.

La brise agréable du cimetière m'avait rappelé un souffle plus chaud mais lourd de peur dans les montagnes de Qurnat al-Sawda. Et j'avais accepté presque sans résistance, malgré mon étape supposée héroïque, de devoir maintenant me mettre à l'abri derrière des lunettes noires, faire le distrait et dire oui, oui, un accident absurde et lamentable. Et filer avant qu'un regard interrogateur de Maria ne me désarme. Et Júlia au téléphone.

« Voyons : À quelle condition ?

— Que tu me laisses choisir l'endroit », avait dit Júlia.

Et je me suis dit pourquoi pas ; après tout je suis seul, démoralisé, avec Bolós en tête et la peur au ventre. Lâche que je suis : au cimetière, le regard de Maria, je ne l'aurais même pas soutenu.

« Très bien, j'accepte. Où veux-tu m'emmener ?

— Surprise... Un restaurant très agréable, récemment inauguré. Nous avons beaucoup de choses à nous dire, Miquel.

— À propos de quoi ?

— De tout. De Bolós. Je dois faire l'article sur Bolós.

— L'article ?

— Duran ne t'en a pas parlé ? Un dossier d'hommage.

— Fichez-lui la paix, à Bolós.

— Qu'est-ce qui t'arrive ? Ça ne te paraît pas bien ?

— Fantastique. (Et sur un ton enjoué :) Pour de bon, toi ? »

Je n'ai jamais su dissimuler et Júlia le saisit aussitôt :

« Ça ne te paraît pas bien.

— Mais si, Júlia. Seulement, qu'est-ce que tu en sais, de Bolós ? »

À son tour elle a gardé le silence et j'ai trouvé ça étrange ; elle non plus ne savait guère dissimuler.

« Non, mais je repasse les journaux et tout ça. Non ? (Pause gênante et pour elle et pour moi.) Mais je manque de renseignements de quand il était plus jeune, et toi... (Elle s'éclaircit la gorge.) Eh ? (Et pour achever de me décider :) C'est un restaurant très bien, on y mange une viande excellente, et puis tu as besoin de te distraire. »

Ces arguments étaient irrésistibles et j'ai répondu parfait, à ta disposition. Cela pouvait être une façon de ne pas rester étendu sur le canapé, dans l'ombre, à penser à Teresa, à Bolós, à moi, à Teresa et à la peur que m'avait causée le coup de fil de cette voix rauque qui me menaçait d'un châtiment terrible, comme si je ne savais pas que le pire des châtements est d'avoir à se rappeler, toute la vie, la serviette trempée et l'ampoule de vingt-cinq watts. Et Teresa.

Júlia était passée me prendre à huit heures et au lieu de monter dans ma voiture elle m'avait tendu la main avec un sourire de complicité : elle voulait les clés. Elle voulait mener jusqu'au bout le jeu de la surprise. Et comme un sourire de femme me désarme toujours, je lui ai confié, avec les clés, ma vie. Avec un sourire aussi, mais de méfiance, parce que, quand j'occupe la place du mort, je suis un vrai désastre. En outre, je sais que Júlia est une conductrice nostalgique et passionnée, qui n'arrête pas de



parler, de gesticuler, d'oublier le volant et de faire grincer les changements de vitesse, en poussant des soupirs et en ne se souciant de la circulation que de très loin en très loin, quasiment avec répugnance. Autrement dit, je me suis préparé à souffrir un moment, un moment qui a été bien long car manifestement ce restaurant si agréable n'était pas à Barcelone. La sortie de la Meridiana\*<sup>1</sup> était plutôt praticable et ces changements de file inattendus et gratuits, presque poétiques, que Júlia a coutume de décider, me laissaient vert de peur. À tout le moins, cette femme chassait de ma tête les idées tristes.

« Tu ne veux pas me dire où nous allons ?

— Non. Contente-toi de payer la note.

— Si c'est du travail, je la ferai payer par Duran.

— Il ne voudra pas en entendre parler.

— Nous verrons bien. »

Elle a posé la main sur mon genou et l'y a abandonnée. Moi, avec Júlia ?

Nous avons pris l'autoroute de Feixes en jouant des coudes pour nous insérer dans la dense circulation qui fuyait Barcelone. Je suppose que j'avais l'air stupide, attendri par la douceur du geste de Júlia, tandis que je regardais devant moi la ligne discontinue sur laquelle, pour se sentir plus en sécurité, elle n'arrêtait pas de rouler.

« Je suis découragé.

— Moi aussi.

— Joli couple.

— Ce dîner est un hommage à Josep Maria.

— Quel Josep Maria ?

— Bolós. (Et, avec un changement de ton très étudié :)

\* Sauf mention contraire, toutes les notes sont du traducteur.

1. La Meridiana est une des principales avenues de Barcelone.

C'est vraiment incroyable comme les gens conduisent ! Tu as remarqué ?

— Bolós était l'ami de mon âme, ai-je insisté. Tu ne pourrais pas rester dans ta file ?

— Aïe, Miquel... Ne commence pas, eh ? »

Nous nous sommes tus et j'ai regardé du côté du lit du Ripoll, qui me tenait lieu de paysage, et pendant un moment j'ai voulu oublier que Júlia conduisait toujours en dépit du bon sens.

« Sais-tu que tu m'emmènes chez moi ? (Je le lui ai dit surtout pour rompre le silence qui durait déjà depuis quatre kilomètres et demi.)

— Ah bon. Tu n'es pas de Barcelone ?

— Non. J'y habite. Mais je suis de Feixes depuis toujours.

— Fichtre. »

Encore huit cents mètres de silence.

« Comme c'est bizarre. »

Je lui ai pincé la joue, ce qui a provoqué un brusque changement de file.

« Écoute, ce n'est tout de même pas déshonorant de ne pas être de Barcelone.

— Mon Dieu, que ça doit être dur.

— Généralement, on arrive à s'en guérir. »

Laissant Sabadell à main droite, nous piquions de l'avant.

« Tu es de Feixes par ton père ou par ta mère ?

— Du côté paternel, grands-parents, arrière-grands-parents et trisaïeux. Ma famille, du côté paternel, s'enracine, à travers les siècles, dans l'histoire la plus ancienne de Feixes.

— Bigre.

— Hein ?

— Je disais bigre.

— Bon. Si jamais tu t'y intéresses, un jour je peux te montrer mon arbre généalogique. J'en ai un, il est très bien fait. Nous étions une famille avec un passé et avec la conscience d'en avoir un.

— Vous étiez ?

— Nous étions.

— Comme la mienne. C'est à peine si j'ai pu connaître un de mes grands-parents.

— Moi, jusqu'à il y a quelques années j'en avais un ; enfin, un grand-oncle. L'oncle Maurici. Il était très spécial.

— À cause de quoi ?

— Parce que. Il avait cent mille ans, une mémoire d'éléphant et il était comme une lumière. (Je l'ai regardée discrètement du coin de l'œil pour voir si ce que je lui disais l'intéressait.) L'oncle, c'était la brebis noire.

— Et il était parti pour l'Amérique et tout le bataclan, n'est-ce pas ?

— Non. Tout le monde le haïssait.

— Toi aussi ?

— Non. Pas moi. »

Júlia m'a regardé du coin de l'œil tout en prenant la bretelle de sortie de l'autoroute sans avoir mis son clignotant.

« Tu me le présenteras ? a-t-elle dit, sans prendre garde que la voiture de devant freinait.

— Il est mort. (Nous avons freiné à temps, juste au moment où j'avais le cœur qui se serrait.) Ne roule pas aussi vite.

— Quoi ?

— Tout ce que je sais de ma famille, c'est parce qu'il avait gardé absolument tous les papiers. Il savait tout.

— Tout ?

— Oui, ma chère. Dans toutes les familles il y a toujours quelqu'un qui en est la mémoire, tu ne crois pas ?

— Pas dans la mienne. Je ne sais même pas si nous constituons une famille. (Et alors qu'elle s'était déjà engagée dans l'impasse, elle a aventuré :) Je suppose qu'on pouvait tourner par là.

— Enfin... Le panneau signale un sens interdit, mais ça ne doit pas être un obstacle pour toi.

— Bigre, où est-il, ce panneau ?

— On l'a dépassé. (J'en faisais la remarque avec un filet de voix, avant de pouvoir respirer :) Du calme, maintenant ça roule dans les deux sens.

— Figure-toi que j'ai une de ces dents... (À un feu rouge elle a hésité mais devant mes applaudissements moraux les plus fervents et les plus enthousiastes, elle a freiné.) Nous y sommes tout de suite, si je ne me perds pas. »

Je n'ai pas profité de l'occasion pour lui dire que l'oncle Maurici avait passé la dernière année de sa vie à l'hôpital psychiatrique, que je l'avais aimé malgré tout ce qui était arrivé, et que c'était le seul membre de la famille, excepté ma mère, avec qui j'avais eu de longues et lentes conversations. Je ne savais pas si je pourrais jamais raconter ces choses à Júlia.

Lorsque je me suis rendu compte de ce qui se passait, Júlia garait la voiture sur l'esplanade du restaurant, à l'oreille. Absorbée comme elle l'était, tirant la langue et s'efforçant de donner à la voiture de devant le choc le plus léger possible, elle n'a pas remarqué mon mutisme.

« C'est là, le restaurant ?

— Aah ! (Soupir de soulagement.) Comment tu trouves ?

— Exceptionnelle, la manœuvre ! C'est là, le restaurant ?

— Je t'ai dit oui. »

## Extraits de presse

### Sur *Sa Seigneurie*

« Jaume Cabré brosse le portrait d'une société corrompue à son crépuscule. Somptueux comme un opéra puccinien ou un projet viscontien, *Sa Seigneurie* (qui a reçu le prix Méditerranée étranger) bénéficie d'une traduction d'une saveur enthousiasmante. Enfin une grandeur non usurpée. » Philippe-Jean Catinchi, *Le Monde*

« Retenez bien le nom de ce romancier catalan, car on en reparlera. *Sa Seigneurie* est son premier roman traduit – excellemment – en français. La qualité littéraire époustoufle : intrigue saisissante pleine de rebondissements, longues phrases proustiennes alternant avec des dialogues truffés d'arrière-pensées et des monologues intérieurs, maîtrise des mouvements temporels et des flash-back, art de différer les réponses, de donner comme Balzac vie à une centaine de personnages, de ressusciter comme Dumas l'atmosphère d'une époque abolie : Barcelone entre 1795 et 1800, assez proche de la France pour que des écrits satiriques révolutionnaires y fleurissent contre les Bourbons et Godoy, le favori de la reine Marie-Louise de Bourbon-Parme. Cabré connaît le nom de chaque

rue, et de chaque cloche de chaque église.» Jean-Charles Gateau, *Le Temps*

### Sur *L'Ombre de l'eunuque*

« En deux parties et quatre mouvements calqués sur le *Concerto à la mémoire d'un ange* d'Alban Berg, ce roman mélancolique enlace le destin de deux hommes, le (parfois) narrateur Miquel Gensana, et son oncle Maurici Sicart, héritiers d'une grande famille bourgeoise de Barcelone. [...] Tout cela appuyé par un style qui se joue des conventions et servi par une traduction magnifique. » Martine Silber, *Le Monde*

« Récompensé pour cet ouvrage par le prix Ciutat en 1997, Jaume Cabré mêle les points de vue, les styles narratifs, la fiction et l'Histoire, le tout dans une écriture exigeante et sans concession. » *Page des libraires*

### Sur *Les Voix du Pamano*

« Les dictatures laissent des blessures profondes qui ne cicatrisent qu'en surface et continuent à suppurer sous la croûte. Surtout hors des grandes villes, dans les villages où les puissants d'hier sont les puissants d'aujourd'hui, la veste à peine retournée ; où celui qui a dénoncé, assassiné, violé, volé, croise sa victime tous les jours. Le gros roman de Jaume Cabré déroule une de ces histoires de deuil, de haine et de vengeance, située à Torena, dans les Pyrénées, entre 1936 et 2002. Les voix qui montent de la rivière de Pamano jouent une symphonie complexe qui mélange hardiment les strates du temps, les destinées individuelle et l'Histoire.